

CD, compte rendu critique. Campra : Tancrède, version 1729 (3 cd Alpha, Schneebeli, 2014)

CD, compte rendu critique.
Campra : Tancrède, version 1729.
Orchestre Les Temps Présents &
les Chantres du Centre de
musique baroque de Versailles.
Olivier Schneebeli, direction.
Travail exceptionnel sur
l'articulation du texte, l'un
des livrets les plus forts et
« viril » du compositeur (signé
Antoine Danchet) qui renoue
ainsi avec la coupe noble et
héroïque de son aîné et modèle Lully (aidé du poète Quinault).
Tous les chanteurs excellent dans la projection naturelle et
souple du français et Olivier Schneebeli ajoute les inflexions
dramatiques et sensuels d'un orchestre destiné à exprimer les
passions de l'âme, en particulier la passion naissante des
deux guerriers opposés : le chrétien Tancrède et la Sarrazine
Clorinde. Ici l'opéra français égale sinon dépasse l'impact
expressif du théâtre classique parlé et déclamé de Racine. S'y
glissent et triomphent aussi les divertissements, instants de
grâce qui alliant chœurs, ballets, et séquences portés par
les seconds rôles, apportent ces détentes propices, véritables
temps de pure poésie entre des tableaux à l'épure tragique
d'une tension irrésistible. Saluons dans ce sens les deux
dessus au verbe ciselé autant qu'au jeu d'une solide justesse
(**Anne-Marie Beaudette et en particulier Marie Favier** au timbre
rond et palpitant). Chacune de leur prestation fait mouche,



les divertissements gagnent un surcroît de profondeur. Tout concourt à tisser le lent et inéluctable fil tragique vers la mort de la sublime guerrière, Clorinde.

*Olivier Schneebeli réalise un sommet tragique et poétique dans
ce Tancredi de 1702*

Tristan et Isolde baroque



Le couple noir et jaloux : Argant / Herminie exalte de pulsations haineuses et pourtant d'une sincérité magique (Alain Buet et Chantal Santon) : leurs personnages surtout celui d'Herminie s'expose sans épaisseur, avec la même finesse prosodique au début du III. Pour les rôles de Clorinde et de Tancredi, les deux protagonistes **Isabelle Druet et Benoît Arnould** ont la jeunesse, la justesse et la sincérité de deux timbres admirablement engagés. On se délecte dans leurs oppositions, confrontations successives, le point d'orgue de leur union pudique admirablement exprimée sur la scène demeurant le duo d'une économie souveraine et d'une grande poésie du IV (» *Gloire inhumaine, hélas ! que tu troubles nos coeurs* » : sommet de la lyre tragique vécue par les deux 2 coeurs blessés).

Une réserve cependant pour la tenue vocale du baryton : s'il a le timbre idéalement sombre et virile, sa ligne vocale manque parfois de justesse comme de simplicité.

L'acte IV, celui de la haine active (sous le feu d'Herminie et du mage Isménor) est aussi surtout celui de la confession amoureuse quand (scène 6), Clorinde avoue son amour pour lui à

Tancredi. Quand au V, la gloire toute acquise à Tancredi est le sujet de sa profonde douleur car il y perd Clorinde qui s'épuise et meurt dans ses bras en un duo tristanesque d'un lugubre digne qui est un autre absolu poétique.



C'est fidèle à la poésie sombre et lugubre du Tasse que Danchet et Campra brossent un portrait noir des amours guerriers : la pompe victorieuse, la gloire qui jaillit et étincelle sur l'armure de Tancredi sombre immédiatement dans le gouffre de la douleur quand le Chrétien découvre son aimée Clorinde, touchée au coeur expirante. La noblesse, le raffinement, la suavité mesurée et allusive des divertissements, le chant perpétuellement soucieux de son intelligibilité font toute la qualité de cet enregistrement pris sur le vif à l'Opéra royal de Versailles, les 6 et 7 mai 2014. **VOIR.** [Les caméras de classiquenews étaient fort heureusement présentes lors de la performance : visionner notre reportage vidéo Tancredi de Campra, recreation de la version de 1729.](#)

Voici au disque le meilleur enregistrement de la collection Château de Versailles. CLIC de classiquenews de mai 2015.

CD, compte rendu critique. Campra : Tancredi, version 1729.

Orchestre Les Temps Présents & les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles. Olivier Schneebeli, direction. Avec Benoît Arnould, Tancredi. Isabelle Druet, Clorinde. Chantal Santon, Hermoine. Alain Buet, Argant. Eric Martin-Bonnet, Isménor. Erwin Aros, Anne-Marie Beaudette et Marie Favier (seconds rôles divers). 3 cd Alpha baroque Outhere music 2h46mn. Référence : 3 760014 199585

CD opéra, compte rendu critique. Pierre Bartholomée : Œdipe sur la route (Bruxelles, 2003 – 1 cd evidence)

CD opéra, compte rendu critique. Pierre Bartholomée : Œdipe sur la route (Bruxelles, 2003 – 1 cd evidence). Voici le grand lugubre en style direct (comme il existe le *Grand Macabre* de Ligeti)... Qui connaît le roman initiatique de Bauchau sait qu'ici, c'est essentiellement la question de la fatalité et du salut qui sont le sujet central. ... Sur la route, s'éloignant de Thèbes, lieu de l'abomination, et désormais portés vers Athènes, Oedipe et sa fille Antigone, réussiront-ils à se sauver eux mêmes? ... l'aveugle reverra t il ? Et Clios, brigand assassin pourtant démasqué telle la victime de son passé traumatique suit lui aussi Oedipe dans cette épopée décisive. Peut-il encore être gracié lui aussi ? La musique épurée comme un bas relief antique, dans le style sévère et expressif de l'archaïsme tragique, exprime toutes les aspirations insatisfaites des êtres en partance, compagnons d'un voyage sans retour.



Pierre Bartholomée, grand admirateur du verbe de Bauchau lequel a lui-même signé l'adaptation de son roman pour le livret de cet opéra, offrait en 2003 à Bruxelles, son dernier grand rôle au baryton **José Van Dam** : le chant d'Oedipe, voix sombre et implorante face aux dieux, chant embrasé extatique

qui concentre toutes les malédictions du genre humain.

Œdipe : le voyageur clairvoyant

Hélas, il n'est que le baryton légendaire qui même au terme d'une carrière admirable maîtrise l'articulation simple et directe du français. Ni Jean Francis Monvoisin (Clios à la déclamation outrée et hystérique : ce manque d'attention au texte sabote la compréhension mouvante du personnage, – l'un des plus fascinants du drame) ni Valentina Valente n'égalent ce phrasé noble et juste, cette sûreté linguistique sans vibrato instable.

L'instinct animal et maudit des barbares égarés ou l'ambition du faire et de l'organisation, prière vers l'harmonie s'opposent constamment : Œdipe réussira-t-il à accompagner Clios dans cette traversée nocturne qui le fait devenir peintre? De la folie à l'art... des ténèbres au salut. C'est pourquoi le cheminement même de l'ouvrage à travers ses composantes visuelles – jusqu'à la disparition d'Œdipe, comme s'enfonçant dans un songe imperceptible, offre au spectateurs (et ici auditeurs du coffret cd), une expérience cathartique des plus profitables.

Dans ce labyrinthe où chacun doit faire face à ses inquiétudes les plus terrifiantes, l'orchestre continûment chambriste fait entendre des crépitements crépusculaires.



Conçu comme une fresque avec ses éclats de matière picturale, l'opéra de Pierre Bartholomée n'apporte rien de neuf sur la scène lyrique mais c'est à l'appui d'un texte maîtrisé que l'ouvrage rendant explicite ce qui par essence est tenu caché (l'opéra n'est-il pas au fond révélation de la psyché?), s'affirme comme un admirable road movie psychologique ou un retable des temps futurs... (puisqu'au terme de l'action scénique : Œdipe

s'efface dans un tableau qui s'efface ; il s'enfonce dans la couleur). Inspiré / halluciné par son destin et ses visions, le marcheur fustige l'animale Thèbes consacrant plutôt la lumineuse et artistique Athènes ... l'artiste capable de s'émouvoir du seul spectacle de la mer comme d'un champs de coquelicots était au début de l'opéra encore aveugle. Il est à présent clairvoyant. Van Dam en est le guide bouleversant. Un maître interprète pour une œuvre de toute évidence captivante, économe et dense, sauvage et forte. Comme on les aime.

CD opéra, compte rendu critique. **Pierre Bartholomée : Œdipe sur la route (2003)**. Enregistrement live réalisé pour la création en mars 2003 à Bruxelles. José van Dam, Valentina Valente. .. Orchestre et chœurs de La Monnaie Bruxelles. Daniele Callegari. 2 cd evidence. Durée : 2h26mn.

Télé. Penny Dreadful, la nouvelle série romantique néogothique

Penny Dreadful. Série télé, 2014. Créée par John Logan (le scénariste de Sam Mendes pour Skyfall) et diffusé simultanément au USA (Showtime), au Royaume Uni et au Canada, la série télé Penny Dreadful mêle un scénario digne de Game of Thrones et esthétisme léché à la Mad men. Le plus de cette fiction magnifiquement rythmée est de combiner plusieurs genres juste là bien distincts : fantastique, romanesque, far west. Les scénaristes ont habilement mêlé plusieurs univers transmis par la littérature et l'histoire du cinéma : s'y trouvent réunis, Dorian Gray (Reeve Carney) imaginé par Oscar Wilde (et ses orgies bisexuelles, véritable allégorie du plaisir et de la séduction sans limite), Jack l'Eventreur, et Jonathan Harker, combinant la gore (mesuré) et le vampirisme démoniaque classique. Pas de morts vivants à la façon de Walking Dead, mais des créatures dignes du fantastique surnaturel de l'Angleterre du XIXème siècle, à l'époque où la puritanisme fait loi, et avec lui, l'hypocrisie sociale, les prostituées et les enfants exploités dans les usines de l'ère industrielle.



Wagner, arme de séduction massive...



A cela, ajoutez Ethan qui a la gâchette la plus virtuose du royaume et qui semble venu d'un vrai western. Sans omettre le (jeune) docteur Frankenstein qui peine à créer son être parfait. Le mérite de cette joyeuse équipée est leur union improbable, tous engagés dans une lutte à mort contre le Mal absolu, et la vête qui couve et menace dans l'ombre. Chacun trouve sa propre identité grâce au regard de l'autre, en coopération.

Cette vision allopathique contredit par exemple totalement la solitude cynique qui étreint le coeur et l'âme de tous les personnages de mad Men, vaste fresque sur la vanité humaine. Ici, pouvoir enchanteur d'une action plus psychologique que dramatique (comme c'est le cas du très shakespearien Game of Thrones), on comprend que tous dépendent les uns des autres ; ne peuvent rien sans l'autre, se découvre et se révèle même grâce à l'autre.

Grand Macabre esthétique

Les beaux yeux de la française Eva green (Vanessa Ives : plus énigmatique et tragique que jamais), la fragilité virile de Josh Hartnett (Ethan Chandler, le tueur à gages : qui succombe dans les bras du beau Dorian dans l'épisode 4), la juvénilité passionné du scientifique Frankenstein (Harry Treadaway) ne sont pas les seuls arguments de cette fantaisie multigenre dont l'esthétisme atteint souvent un sublime photographique inédit (quoique rappelant la première saison de Maison close dont l'époque est semblable). Cette immersion dans le Londres victorien se fait allégorie de l'illusion initiatique qui nous en apprend infiniment plus sur nous mêmes et nos démons intérieurs que toute cure de thérapie ; chaque épisode est un joyau de narration ciselé... Alors pourquoi cette chronique sur CLASSIQUENEWS ? Quel lien avec la musique classique ?





PENNY DREADFUL : Les 6 protagonistes de la série télé la plus raffinée de l'heure : de gauche à droite, Chandler (le nettoyeur), Brona Croft (sa fiancée qui est aussi une prostituée tuberculeuse, du moins dans la saison 1), le jeune docteur Victor Frankenstein et Miss Ives. A droite, Dorian Gray (Adonis immortel), Lord Malcom Murray et son majordome de grande classe, Sembene. Chacun est dévoré par ses démons intérieurs mais tous suivent le même chemin contre la bête. De chasseurs deviendront-ils chassés ?

C'est que dès le début la musique y tient un rôle important (comme la poésie dont les vers de Keats forment le secret du jeune laborantin Frankenstein)... Dans les scènes où Dorian Grey se délecte dans la luxure, les thèmes chers à Oscar Wilde se précisent et sont même exprimés. La vie est une illusion (voir la séquence où la première créature de Frankenstein est éduqué dans les coulisses du théâtre le Grand Guignol : artisan orfèvre des effets de scène dont évidemment, le sang jaillissant des victimes du loup garou de ... Londres), car rien

ne dure or la musique qui ne dure pas est réelle c'est de là que vient son pouvoir hypnotique sur l'âme et les sens. Dorian se fait ambassadeur d'une philosophie esthétique et entraîne les spectateur à la contemplation muette de la beauté... là, sur l'air « Mon coeur s'ouvre à ta voix – grande séquence de séduction amoureuse- de l'opéra Samson et Dalila de Saint-Saëns, ailleurs, sur le lied du Tristan une Isolde de Wagner (c'est d'ailleurs sur cette musique irrésistible que Dorian séduit Ethan...). De là à réaliser les vers de Shelley et leur hymne romantique : réunir dans la vie ce que la mort avait pour seul objet d'unir... Un pied de nez à tous les mythes amoureux et romantiques. « No more let Life divide what Death can join together » / Ne plus jamais laisser la vie diviser ce que la Mort peut réunir.

Le macabre (inspiré aussi de la Ligue des Gentlemen extraordinaires), dont il est question (Penny dreadful désigne dans l'Angleterre des classes victoriennes, ce feuilleton sanglant vendu sur papier de récup à la classe indigente et ouvrière qui en est particulièrement friande) s'affirme ici élégantissime et esthétique, scénarisé avec de vrais moyens et une imagination humoristique et noire idéale : espérons que l'onirisme et l'esthétisme vapoureux recycle ce gothique fantaisiste et fantastique souvent caricatural : pour l'instant rien de tel jusqu'à présent. **PENNY DREADFUL**. La Saison 1 comprend 8 épisodes. La Saison 2 (10 épisodes) vient juste de commencer sa diffusion (mai 2015). A suivre.

Concerto pour violon de Sibelius



France Musique. Dimanche 14 juin 2015, 20h30. Jean Sibelius: Concerto pour violon et orchestre en ré mineur op.47. **Le Concerto pour violon de**

Sibelius en ré majeur est assurément son oeuvre phare. Etant devenu l'un des sommets de l'écriture violonistique, retenu par les plus grands concertistes, il s'est imposé naturellement auprès du public. L'opus 47 en ré majeur fut composé en 1903 et, après révision, créé sous la direction de Richard Strauss en 1905 à Berlin. L'oeuvre est contemporaine de l'installation du compositeur dans la villa "Ainola", à Jarvenpaa, en pleine forêt, à 30km d'Helsinki. Un lieu étonnamment préservé de nos jours, qui dévoile l'autre secret d'un auteur qui aime cultiver des résonances privilégiées avec le motif naturel.



Longtemps minimisé en raison d'une apparente et "creuse" rigueur, le Concerto s'imposa néanmoins en raison des difficultés techniques qu'il exige du soliste. Mais en plus de sa virtuosité exigeante, le Concerto de Sibelius demande tout autant, concentration, intériorité, économie, justesse de la ligne musicale. Autant de qualités qui se sont révélées grâce à la lecture des plus grands violonistes dont il est devenu le cheval de bataille.

D'une incontestable inspiration lyrique néo-romantique, la partition développe une forme libre, rhapsodique, même si elle respecte la traditionnelle tripartition classique en trois mouvements: allegro moderato, adagio di molto, finale. Même si l'inspiration naturelle, panthéiste, du compositeur s'exprime avec clarté, en particulier d'après le motif naturel des forêts de sa Finlande natale, les souvenirs enrichissent aussi une imagination personnelle et intime. A ce titre, le deuxième

mouvement pourrait convoquer les impressions méditerranéennes vécues pendant son séjour en Italie.

Dans sa version révisée de 1905, la partition saisit par sa force lyrique, son hyper virtuosité, mesurée, jamais gratuite... une plongée romantique particulièrement engageante que le soliste doit traiter avec une tension remarquable dans les premiers et seconds mouvements; avec clarté structurelle aussi dans le dernier: un jeu tout en nuances et une élégance suggestive tirent le Concerto sibélien vers ses sommets allusifs et intérieurs. Assurément un sommet de la musique du début du XXème siècle et la preuve éloquente du génie de Sibelius dont 2015 marque le 150ème anniversaire de la naissance.

LIRE aussi notre [dossier spécial SIBELIUS 2015 : 150ème anniversaire de la naissance](#)

Dardanus de Rameau

France Musique, samedi 23 mai, 19h30.

Dardanus de Rameau. En dépit d'un livret faible et bien peu vraisemblable, Rameau écrit une musique parmi les plus inspirées de son catalogue où la magie et le fantastique produisent plusieurs scènes pathétiques et tragiques dignes de Corneille et Racine. L'intrigue pose les jalons d'un huit clos amoureux composé de trois protagonistes : Iphise est aimée par deux prétendants : Anténor et Dardanus. Ce dernier ennemi de son père Teucer, est le seul aimé par la princesse. Comme toujours le surnaturel et le fantastique font la valeur des héros et révèlent leurs talents : Dardanus sauve des griffes



du monstre Anténor qui laisse son rival épouser Iphise.

Depuis son premier opéra Hippolyte et Aricie en 1733, Rameau ne cesse d'attiser la haine des lullistes. .. avec le succès des Indes galantes puis des Fêtes d'Hebe, Dardanus propose un nouveau regard sur la tragédie lyrique, combinaison stimulante de l'amour, du merveilleux, du surnaturel fantastique et spectaculaire. En bien des points, Rameau d'ouvrage tragique en ballet enchanteur va toujours plus loin. Formellement, harmoniquement.

Le livret de Leclerc de la Bruère, jeune auteur à la mode, un temps favorisé par Voltaire, est plus digne d'un Opéra ballet que d'une tragédie. .. Son manque d'unité et de progression dramatique, son caractère décousu affaiblissent en vérité un ouvrage que seul le traitement musical élève au rang de chef d'oeuvre : fils de Jupiter, Dardanus fait basculer le prétexte mythologique vers le merveilleux et le pouvoir des enchantements. Mais la prose et la construction poétique de La Bruère n'a pas l'intensité ni la tension des livrets de Pirrhus (Royer, 1730), ou de Jephté de Montéclair (1732).



Les deux amants Iphise et Dardanus s'aiment contre la volonté des hommes : les obstacles inventés par La Bruère manquent de nécessité dramatique, ils tombent souvent à plat dans le flux du drame : autorité du père d'Iphise (Teucer), rivalité du guerrier Antenor (qui aime aussi Iphise), formidable monstre destiné à révéler la valeur de chacun. .. pire, les épisodes dansés et les tableaux merveilleux sont mal intégrés à l'action. Superposition plutôt que fusion. .. malheureuse.

Le merveilleux dans Dardanus



D'emblée, pourtant, ce qui frappe dans Dardanus, c'est la place du merveilleux et de la magie : présence du magicien Isménor dont le pouvoir accompagne Dardanus, et dévoile à ce dernier les vrais sentiments d'Iphise à son égard ; puis sommeil de Dardanus et

songe du héros (avec divertissement dansé) soudainement libéré d'une prison où il était tenu prisonnier (superbes décors de Piranèse pour la reprise de l'opéra après sa création), enfin monstre affreux qui révèle Dardanus à sa vraie nature : un héros vainqueur promis à l'amour. .. Qu'il s'agisse de la version initiale de 1739 ou de celle de 1744, la partition captive par sa caractérisation musicale : le compositeur sait à l'inverse des divertissements dansés au prétexte totalement invraisemblable, approfondir la psychologie des protagonistes, concevoir des situations aux couleurs harmoniques inédites qui forcent l'admiration : le mode lugubre de la prière de Dardanus (Lieux funestes où tout respire la honte et la douleur) dans sa prison, reste un moment inoubliable dont la profondeur et la justesse émotionnelle égale la prière de Telaïre dans Castor et Pollux (Tristes apprêts, pâles flambeaux. ..). Si les vers de La Bruère sont indiscutablement bien trempés, le livret dans sa totalité n'a pas la même cohérence : le poète était bon pour la séquence non pour le drame dans sa continuité. Mais pour la création, Rameau a pu compter sur le tempérament virtuose du ténor Jéliotte, dont il fait son chanteur favori...

Le jeune ensemble Pygmalion et son chef Raphael Pichon ont fait de Rameau leur fond de commerce mais avec un verdeur

encore perfectible : en témoigne encore leur récent enregistrement de Castor et Pollux, réalisé à Versailles : pas assez cohérent, poétiquement instable. En avril 2015, leur escale bordelaise pourrait indiquer une nouvelle maturité dans leur approche... A suivre donc.

Rameau : Dardanus à l'Opéra de Versailles, de Bordeaux

Mise en scène, **Michel Fau**
Décors, **Emmanuel Charles**
Costumes, **David Belugou**
Lumières, **Joël Fabing**
Maquillages et masques, **Pascale Fau**
Chorégraphe, **Christopher Williams**
Vénus, **Karina Gauvin**
Iphise, **Gaëlle Arquez**
Dardanus, **Frédéric Antoun**
Anténor, **Florian Sempey**
Teucer, Isménor, **Nahuel di Pierro**
Un songe, l'Amour, une phrygienne,
Katherine Watson
Un Phrygien, **Etienne Bazola**
Un Songe, **Virgile Ancely**
Un Songe, **Guillaume Gutiérrez**
Ensemble Pygmalion Chœur et Orchestre
Direction musicale, **Raphaël Pichon**

Illustrations : Rameau, Pierre Jéliotte / Jélyotte, les prisons de Piranèse (DR)

Télé, série. Mozart in the Jungle (2014). Actuellement sur OCS (printemps 2015)

Télé, série. Mozart in the Jungle (2014). Actuellement sur OCS (printemps 2015). On en rêvait la voici enfin cette série déjantée sur les musiciens classiques, sur les coulisses d'un orchestre, sur toutes les grandeurs et petites misères que les instrumentistes et chef s'envoient à la figure, tout en préservant en façade, un air entendu de famille solidaire. Sous couvert d'amabilités endimanchées sur la scène et en costumes tirés à 4 épingles, c'est avéré et constaté par l'hautboïste Blair Tindall, auteur dont c'est l'adaptation télévisuelle, le musicien (chef, instrumentiste, chanteur...) est une crevure qui dans son fort intérieur déteste ses confrères, tous rivaux : il balance, conspue, critique, détruit à force de saloperies à qui voudrait bien les entendre.

Tous ces faux simples ont des problèmes d'ego surdimensionné et rien ne s'arrange avec le succès et la multiplication des engagements : bien au contraire ; jaloux cachetonnant ici et là, le musicien est donc une ordure ordinaire.

**La série déjantée et décalé portraiture le milieu classique au
vitriol**

les musiciens, des crevures ordinaires

Le parti de cette nouvelle série télé jette un regard décomplexé sur le milieu du classique dont l'image continue d'être poussiéreuse; or tous ces jeunes qui occupent les rangs d'orchestre et apprennent comme des chiens fous et savants, la pratique de leur instrument ont comme tout le monde des problèmes d'hormones, des sautes d'humeur, une réelle addiction à la reconnaissance et au succès, d'où comme chez les acteurs, ce narcissisme inquiet, maladif. Qui plus est, ils sont tous, pressions, concurrence oblige, accrocs au sexe.



EPISODE 1. Dès le début du premier épisode, les dés sont jetés et le pitch ne manque pas de sel à défaut de fortissimos rageurs même si l'enchaînement des séquences va crescendo dans

l'exposition des caractères : à New York, un orchestre symphonique donne un concert pour les adieux de son chef (vieux grisâtre plutôt acariâtre dont au pupitre, la battue confuse dénonce l'acteur plutôt que le fin directeur musical) avant que la directrice de l'ensemble (Gloria Windsor dont le look est plus celui d'un diva usée mais entretenue qu'une sirène-hôtesse à mécènes) devant un auditoire déjà debout et alléché, ne présente son jeune remplaçant latino cheveux frisés mi longs (référence au vénézuélien dans la vie réelle : l'impétueux et emblématique Gustavo Dudamel effectivement en poste au Philharmonique de Los Angeles?). .. Ainsi paraît le jeune maestro **Rodrigo coqueluche du milieu** (illustration ci-dessus) qui sait se faire aussi magicien offrant des roses à sa patronne : le marketing remplace l'art, le divertissement et le spectacle sont rois.

On voit bien où tout cela nous mène. ... choc de cultures et de générations ; autre temps, autre style. Mais pour les deux maestros quel que soit l'âge, l'ego est bel et bien surdéveloppé.

Entre temps pour cette entrée en matière, on aura reconnu le vrai violoniste dans la vie new yorkaise : Joshua Bell dans son propre rôle, visage de cycliste dans la montée, en un finale échevelé prêt à électriser la foule par un jeu rien que démonstratif (« je n'étais pas trop rapide pour vous? ») déclare le soliste vedette plutôt caustique au vieux maestro. .. lequel lui répond du tac au tac, pas désarçonné : » Non, je vous ai même trouvé plutôt mou », l'oeil goguenard tout en saluant son public). Révêche le vieux bouc. Mais le soliste ne manquait pas d'esprit critique.

Ailleurs, les altercations entre jeune et vieux maestro se multiplient. Jusqu'au cocktail officiel où l'ancien s'invite à la barbe du jeune successeur (Rodrigo da Souza) qu'il traite de « Sersant Pepper », référence au plastron de dompteur de cirque qu'arbore son successeur. Alors ce dernier fait l'inventaire de toutes les erreurs de rythme, de notes qui se sont glissées dans le concert du soir, histoire de souligner - techniquement, l'usure du vieux rabougri. C'est un vieux sadique incompetent mouché par le jeune latino. Et la guerre est déclarée.



On voit illico que le sexe, désormais élément ordinaire de toute série qui se respecte, sera une composante régulière. .. Ainsi la scène où les deux instrumentistes se retrouvent dans un bar. La plus chaude

des deux, la violoncelliste qui égrène ses aventures avec le gent masculine, commente à sa consœur hautboïste, l'aptitude de chaque selon la famille d'instruments. On comprend ensuite qu'elle se tape le chef. Puis à la fin de la même scène, celle

qui semble être l'héroïne de l'épisode, la plus jeune, Hailey, est branchée par le serveur (Alex) qui danseur au fessier prometteur fait la Juilliard). Les deux se reverront à la soirée de sa coloc ; Hailey y accepte de démontrer son jeu musical dans une battle où alcool et défis stylistiques (pop hits, baroque, romantique . . .) sont de mises. La passion du classique ressurgit vite et grâce à sa nouvelle amie, Hailey passe une audition devant Rodrigo (lequel médusé plante aussi sec la fille qui lui sert d'assistante et qu'il était en train de luter derrière un mur...) : Hailey l'hautboïste, rejoindra selon tout vraisemblance l'orchestre qui semble bien être un clone du Philharmonique de New York (Illustration : Hailey et Alex).



Mozart in the jungle... Il fallait bien cela pour dépoussiérer le classique et fédérer une nouvelle communauté d'aficionados ... plus techniquement l'adaptation pour la télé du roman sarcastique de Paul Tendam (sex drug and

classique music) est très honnêtement adapté. Le personnage du jeune chef, les dialogues comme les situations sont parfois caricaturales. Souhaitons que d'épisodes en épisodes chaque personnage s'enrichisse encore. ... à défaut de subtilité, la série ne pourrait offrir sur le durée qu'une série de sketches un rien gadgets voire superficiels. Mais après visionnage du premier épisode, on est piqué : vite la suite. Seule réserve : les situations, épisodes et dialogues souvent caricaturaux font trop penser à des prétextes pour épinglez les travers d'un milieu à abattre. Les personnages prendront-ils de l'épaisseur et le scénario un vrai souffle ? A suivre...

Télé, série décalée. Mozart in the Jungle (série TV 2014 de Roman Coppola et Jason Schwartzman ; produite par Picrow). D'après le roman de l'hautboïste Blair Tindall. Avec Gael García Bernal (Rodrigo), Malcolm McDowell (le vieux chef)... Actuellement Saison 1 (26 mn chaque épisode) sur OCS au printemps 2015.

CD, coffret événement. Mozart : The Symphonies. The Academy of ancient music. Christopher Hogwood, direction. (19 cd L'Oiseau Lyre)

CD, coffret événement. Mozart : The Symphonies. The Academy of ancient music. Christopher Hogwood, direction. (19 cd L'Oiseau Lyre). *L'Oiseau Lyre renaît de ses cendres avec cette réédition (avec le recul très inspirée et valablement documentée) des intégrales symphoniques de Christopher Hogwood. Le chef fondateur et directeur musical de The Academy of*



Ancient Music, décédé en septembre 2014, laisse dans ce coffret Mozart (intégrale des Symphonies), la quintessence de son approche historiquement informée, – pointilliste et synthétique, d'un équilibre solaire-, révélée et enregistrée

dès 1979 : son Mozart fait scintiller en un équilibre olympien (jupitérien par référence à la Symphonie ultime 41), toutes les facettes instrumentales de l'orchestre mozartien.

Mozart solarisé sur instruments anciens



Étonnante maestria orchestrale que celle de Christopher Hogwood chez Mozart dont il sait grâce à l'éclat ciselé des instruments anciens, restituer le volume sonore, le raffinement inouï de l'instrumentation avec cette clarté et ce jeu permanent préservant l'équilibre, valorisant le caractère de chaque mouvement.

Très convaincant par exemple, l'apport du chef et des instrumentistes dans deux Symphonies d'une subtilité inépuisable – programme du **cd 16** ; évidemment la **Parisienne** écrite malgré sa complexité et sa modernité non pour le meilleur orchestre de la capitale française, l'orchestre de Gossec (l'Orchestre des Amateurs fondé en 1769) mais pour le plus approximatif mais plus connu, Concert Spirituel (où elle est donc créée le 18 juin 1779) : les respirations qu'apporte Hogwood entre noblesse et gravité, nerf et nostalgie, se révèlent gagnantes; les détracteurs qui ne parlent que de tiédeur feraient bien de revisiter et réviser leur jugement ... expéditif; la lumineuse énergie la souplesse comme la fine caractérisation que réalise le maestro britannique captive d'un bout à l'autre des trois mouvements de la 31, présentée dans sa seconde version (andante réécrit postérieurement à la

création de juin 1779), soit très exactement par les 57 musiciens requis à Paris (Hogwood a veillé à reprendre le même effectif). Le volume des cordes, les pupitres étoffés des bassons et des cors sonnent galvanisés. ..



Même finesse d'approche pour **la solaire et irrésistible n°41 dite « Jupiter »**.

... Le souci du détail – pointillisme, n'empêche pas une vision d'ensemble (esprit de synthèse) qui architecture avec un allant grave idéalement dosé (andante cantabile)... ; le menuet par contre en un tempo ralenti, semble un moment chercher les voies de son développement, mais c'est pour mieux

mettre en avant la subtilité des timbres pleinement épanouis; le finale s'appuie sur une tension progressive libératrice scrupuleusement calibrée (trop mécanique ou timorée dirons les moins convaincus) mais nous trouvons ces vertus de la clarté qui font tout entendre, d'une clairvoyance rafraîchissante ; mieux : Hogwood se montre à contrario de biens des confrères méticuleux, savamment étranger à toute esbroufe... la lumière et une très subtile irisation globale colorant tous les pupitres et leur combinaison orchestrale, valent ici le meilleur accueil à une somme dont la cohérence et la probité sont admirables.

L'ensemble des opus symphoniques proposent le même fini instrumental. Hogwood ne malmène jamais; il laisse s'épanouir son orchestre et l'on se laisse à songer à quelle écoute plus magistrale encore, il en aurait découler si la pertinence de l'éditeur avait su rassembler le cycle final dans sa continuité en enchaînant les trois dernières 39,40 et 41 tel que l'imaginent maintenant les mieux informés depuis l'accomplissement défendu par Harnoncourt qui parle à juste titre et en fin connaisseur, d' « oratorio instrumental » dans un récent et étincelant enregistrement (Sony classical) ...

L'auditeur du coffret peut ainsi mesurer la richesse de l'orchestre mozartien à travers l'intégralité du catalogue symphonique : symphonies salzbourgeoises jusqu'en 1775; parisiennes et viennoises dont nous aurions pu encore distinguer l'interprétation spécifiquement articulée des autres joyaux: Linz, Haffner, Prague, entre autres (sans omettre l'ineffable accomplissement de la Symphonie en sol mineur – restituée dans sa première version, la centrale n°40, pilier de trilogie dont nous avons parlé).



Soulignons l'intérêt du livret notice qui présente les nombreuses pistes de recherche et toutes les données musicologiques à l'époque des enregistrements soit à la fin des années 1970 et dans le courant des années 1980. Plus de 30 ans ont passé : cette intégrale Mozart n'a pas fini de séduire : on comprend qu'avec ce travail d'ampleur esthétique et synthétique Hogwood ait depuis lors compté et que le label L'Oiseau Lyre ait suscité grâce à lui des records de vente... **Voilà bien le testament artistique et musical du chef Hogwood à son meilleur.**

CD, coffret événement. Mozart : The Symphonies, intégrale des Symphonies par The Academy of ancient music. Christopher Hogwood, direction. 19 cd L'oiseau Lyre 452 496-2

CD, compte rendu critique. Brahms : Serenades. Chailly (1 cd Decca)

CD, compte rendu critique. Brahms : Serenades. Chailly (1 cd Decca). C'est avant tout la rencontre (éblouissante) d'un chef et d'un orchestre : l'aventure entre **Riccardo Chailly** et les instrumentistes du Gewandhaus de Leipzig se poursuit sous les cieux enchantés comme ce nouvel opus en témoigne : **Brahms** va idéalement au chef et à l'orchestre allemand : ainsi ses **deux Sérénades**, composées entre 1858 et 1860, dont la force et la vitalité de l'approche ici feraient presque oublier parfois leur déséquilibre structurel, entre épisodes profondément inspirés et vraies longueurs un rien artificielle de musique pure. Le maestro milanais montre à quel point l'écriture raffinée, furieuse, bondissante (à la fois doublement viennoise, mozartienne et beethovénienne) de Brahms regarde en définitive vers la symphonie (la Sérénade 1 est révisée et achevée simultanément à la Symphonie n°1 et elle partage aussi d'indiscutables affinités avec la Symphonie n°3 de Johannes)... Brahms revisite en hommage à Mozart, cet esprit de l'élégance virtuose mozartienne, esprit de divertissement très habilement écrit légué par le XVIII^e. L'élan chorégraphique, la vitalité dansante, l'exaltation toujours légère et transparente attestent de l'excellente santé du Gewandhaus. D'un préjugé tenace les tenants pour des œuvres austères, voire secondaires et d'un moindre fini vis à vis des Symphonies, voici que Chailly très inspiré, capable de galvaniser ses troupes, montre toute l'énergie imprévisible des deux Sérénades qui dans les mouvements lents, savent aussi exprimer une déchirante nostalgie : les deux Adagios non troppo (celui de la Sérénade 1 frappe par sa caresse méditative en si bémol



majeur ; tandis que celui en la mineur de la 2, convainc irrésistiblement par sa densité grave et aérée). Souffler un vent puissant et exalté, d'une impérieuse juvénilité : voilà l'un des aspects et non des moindres de cette lecture en tout point convaincante. La quasi intégrale Brahms par Chailly chez Decca s'affirme bel et bien comme l'une des meilleures réussites symphoniques récentes en Allemagne.

Johannes Brahms (1833-1897) : Sérénades 1 (opus 11) et 2 (opus 16). Gewandhausorchester. Riccardo Chailly, direction. Enregistré à Leipzig en 2014. 1 cd **Decca** 0289 478 6775 3.

CD, compte rendu critique. Monteverdi : Livres I,II,III de madrigaux – florilège (Les Arts Florissants, Paul Agnew, 1 cd Les Arts Florissants éditions

CD, compte rendu critique. Monteverdi : Livres I,II,III de  madrigaux – florilège (Les Arts Florissants, Paul Agnew, 1 cd Les Arts Florissants éditions). Forts d'une intégrale donnée en concert depuis 4 années, **Paul Agnew et les chanteurs des Arts Florissants** poursuivent leur approfondissement des madrigaux de Monteverdi avec cette éloquence voluptueuse dont ils savent projeter le geste poétique. Soucieux du verbe, de son intensité comme de sa couleur et de son intelligibilité, une vraie complicité collective s'entend ici, au profit des **3 premiers Livres, (I,II et III, édités en 1587, 1590 et 1592) :**

c'est un retour à la source, celle miraculeuse et jaillissante qui permet de comprendre comment Claudio, de sa formation à Crémone auprès de son maître Ingegneri, plutôt conservateur, fait éclater le cadre du langage musical Renaissance (Ars Perfecta) pour en libérer le potentiel expressif afin d'exprimer au plus près, les vertiges émotionnels des poèmes choisis. Esthétique du verbe et du sentiment qu'il contient, voici donc révélé, ce chemin qui mène à ... l'opéra.

Apprenant de Marenzio, De Rore, de Pallavicino, le jeune Claudio, âgé de seulement 19 ans quand il fait paraître son Livre I (Crémone, 1587), ardent amoureux des sens, cisèle déjà une langue vocale d'un raffinement irrésistible, sachant surtout souligner, commenter, articuler les textes de Guarini et essentiellement de **Torqueto Tasso (Le Tasse)** : le miracle de l'aube nouvelle qui accompagne le réveil des amants (***Non si levav'ancor l'alba novella***), et déjà une écriture qui prête oreille aux enchantement de la nature (***Ecco mormorar l'onde...*** et ses graves ondulents quasiment érotiques et languissants) suscitent entre autres, dans l'éblouissant Livre II de 1590 (qui clôt littéralement l'époque crémonaise ; le Livre III est déjà dédié au Duc Vincent de Gonzague à Mantoue...), des perles de trouvailles murmurées, contrastées, serties dans une justesse suggestive que les 6 solistes éclairent d'une vibrante implication. Mêmes les autres poèmes du Tasse mis en musique, – *S'andasse Amor à caccia*, et *Se tu mi lassi, perfida...* plus dramatiques et proches du texte parlé incantatoire, illuminent les mêmes recherches du jeune Claudio, déjà grand connaisseur de poésie dramatique.



A cappella, les 5 chanteurs autour de Paul Agnew embrassent les

Crémona, la matrice miraculeuse

Dans ce florilège qui regroupe les joyaux des Livres I,II et III, **Paul Agnew** veille plus que jamais et peut-être davantage encore que dans le recueil précédemment publié de cette quasi intégrale discographique ([Mantova : Livres IV, V, VI](#)), à la clarté de la polyphonie, à l'architecture harmonique des partitions, à l'engagement pulsionnel et psychologique, à l'équilibre et l'écoute des voix (ample portique de **Vattene pur, crudel**, ultime cycle madrigalesque du IIème Livre (1592) que Monteverdi a conçu comme un retable profane en trois volets, là encore inspiré du Tasse qui imagine la figure tragique et démunie d'Armide, abandonnée par Renaud... Il en résulte ce cabinet intérieur où les intentions se révèlent dans l'énoncé du verbe, cette mécanique mesurée au diapason du cœur et du souffle qui proche de l'improvisation, à force de répétition et de travail collectif, incarne l'enjeu sensuel et le drame intérieur de chaque poème ; ici, la mélodie et le chant semblent naître du mot : lisibilité, flexibilité, couleur du sentiment déjà : rien ne manque à cette fusion idéale, légendaire et pilier pour l'essor de l'opéra à venir.

Grâce à Paul Agnew et ses formidables complices des Arts florissants, il semble que jamais interprètes n'ont compris et su transmettre à ce point, l'intelligence de Monteverdi, peintre des âmes et des paysages sensuels : au service du Tasse, lui-même engagé à stimuler l'inspiration des compositeurs pour la mise en musique de ses poèmes, Monteverdi semble mieux que quiconque alors dans ce passage décisif au début des années 1590, entre la Renaissance et le Baroque naissant, déceler



l'enjeu dramatique du verbe. Avec lui, le chant devient dramatique et se prépare à l'éclosion très prochaine, dans la décennie suivante, de l'opéra. C'est à dire au moment où en peinture, Caravage réalise la même inflexion vers l'incarnation et l'individualisation de la forme et du discours. Un réalisme fait jour, une intimité et la représentation de l'homme surtout s'affirment comme jamais auparavant. Tout se joue ici et dans cette matrice vocale d'une éblouissante cohérence ; les Arts Florissants sous la direction de Paul Agnew se révèlent superlatifs. On se souvient de l'intégrale de Rinaldo Alessandrini pour l'ex label Opus 111, cycle en son époque événement ; près de 15 ans plus tard, toute la science et l'éloquence des Arts Florissants défendues par William Christie depuis le début de l'aventure de l'ensemble, sont transmises et comprises, recueillies avec une finesse magicienne par son « associé » et directeur musical adjoint, désormais adoubé, Paul Agnew. Magistral.

On attend le troisième et dernier volume de ce florilège madrigalesque, avec impatience (intitulé Venezia, Livres VII et VIII). Illustration : portrait présumé de Monteverdi jeune (DR).



CD, compte rendu critique. **Monteverdi : Livres I,II,III de madrigaux – florilège** (Les Arts Florissants, Paul Agnew, 1 cd Les Arts Florissants éditions. Parution : mardi 19 mai 2015.

AGENDA Monteverdi : Paul Agnew et Les Arts Florissants en concert

Lundi 18 mai 2015 : Paris, Philharmonie 2, 20h30 : Livre VIII, Madrigali amorosi

Dimanche 24 mai 2015 : Londres, Barbican-Milton Court, 14h : Livre VIII, Madrigali guerrieri

Dimanche 24 mai 2015 : Londres, Barbican-Milton Court, 19h30 : Livre VIII, Madrigali amorosi

Jeudi 28 mai 2015 : Caen, Théâtre. Livre VIII : Madrigali guerrier

Vendredi 29 mai 2015 : Caen, Théâtre. Livre VIII, Madrigali amoroso

**CD, compte rendu critique.
Horowitz plays Scriabine (3
cd Sony classical)**

CD, compte rendu critique.
Horowitz plays Scriabine (3 cd Sony classical). Horowitz joue Scriabine ... Le fait relève d'une affaire familiale car l'oncle de Vladimir, Alexander - le frère de son père Samuel-, fut un pianiste talentueux au point qu'après son entrée au Conservatoire de Moscou en 1898 et n'ayant obtenu en fin de cycle qu'une médaille d'argent alors qu'il méritait l'or, Scriabine en personne, très admiratif, protesta vivement contre ce jugement partial et discriminatoire, qui souhaitait condamner la judéité du candidat. Après la mort de Scriabine en 1915, Alexander donnera plusieurs conférences majeures sur le compositeur pianiste jouant plusieurs oeuvres piliers dont les deux Poèmes opus 32, célébrant les visions musicales d'un génie du clavier qui avait su donner des concerts à Kiev, le fief des Horowitz quelques mois avant sa mort. De l'aveu de Vladimir, le neveu prodige, Scriabine ne s'est pas imposé à lui immédiatement; jusque dans les années 1950, l'interprète exprime l'esthétique léchée sensuelle des impressionnistes français (Debussy et surtout Ravel) ; Horowitz crée plusieurs Sonates celles de Barber, Prokofiev, Kabalevski. .. ce n'est que sur le tard d'une carrière très remplie que Vladimir suit le sillon de son oncle Alexander et découvre ce mysticisme philosophique post romantique dont il se sentait trop éloigné jusque là.



Mystique Horowitz

Les 3 cd réunis dans ce coffret événement révèle l'affinité naturelle qui naît sous les doigts du pianiste comme inspiré par le feu scriabinesque : de 1950 à 1976, ce cycle en studio et en live restitue la dernière quête artistique et éthique du grand pianiste russe. Il n'est que d'écouter les deux versions de la Sonate n°9 dite « Messe Noire » pour entendre et comprendre l'intelligence d'Horowitz éclairant les crépitements et le surgissement du mystère irrésolu dans cette partition abordée en moins de 7mn puis près de 13mn dans sa seconde approche de 1965 : un souffle les distingue nettement, une évidence naturellement ciselée acquise ainsi sur le tard par celui qui aimait à dire qu'il progresserait jusqu'à la mort... de fait la plus récente des lectures frappe par sa jubilation de l'instant, ses projections syncopées et pourtant son architecture puissante sa progression irrépessible...

La respiration et la profondeur qui cultivent un Horowitz proche de l'improvisation et qui fait jaillir le feu sacré à chaque mesure : une maturité irrésistible qui recueille et les gouffres vertigineux rompant le discours, et la distance héroïque sur laquelle s'appuie l'élan des visions mystiques. A ce titre, le dernier cd qui rassemble les prises live, enchante véritablement dévoilant pour certains, et confirmant pour nous, la somptueuse volubilité du pianiste qui joue Scriabine comme il respire : une rencontre rare qui dans les années les plus tardives de sa carrière affirme une affinité exceptionnelle avec le dernier compositeur russe romantique. Comme si le secret et le mystère chez Scriabine avaient in fine cultiver pour son bien, la quête de la simplicité et de la profondeur...

S'il est vrai que la mort semble être l'ultime et véritable mesure dans l'expérience et l'interprétation de Scriabine,

Horowitz nous offre comme personne avant lui un cycle d'exploits et de performances qui passent par tous les registres de la sensation et de la connaissance pour exprimer le geste et les visions de Scriabine : ivresse, extase, langueur inquiète, transe connectée au grand mystère universel mais ici énoncés avec une légèreté fluide, celle des mystiques heureux. Le style en gagne une clarté rayonnante qui le rend d'autant plus proche et humain. Sans connaître la manière de son oncle Alexander qui connut le compositeur et joua ses oeuvres, Vladimir Horowitz semble comprendre comme peu avant lui les enjeux et les questionnements d'un Scriabine visionnaire et prophétique.

De là à croire comme nous le montre le coffret, que l'interprétation de Scriabine permet au pianiste de se trouver... nous le pensons. Jamais l'insolence de la pure et immédiate virtuosité n'a à ce point, chez Horowitz, chercher le contrepoint de la profondeur. Toute sa vie, le pianiste fut en quête de recul, d'intériorité pour atténuer l'enthousiasme parfois creux et superficiel que suscita toujours son impériale facilité.

De fait, au début des années 1980 et même dès 1975 en réalité, son jeu s'arrondit, exprima une nouvelle intensité plus recueillie, un lâcher prise totalement étranger à son ambition de totaliser, si manifeste parfois, au risque d'une technicité éblouissante / ébouriffante. En définitive, son style atteint le soleil dès ses débuts, pour chercher ensuite avec l'exigence autre de l'âge mûr, le repli du secret à son crépuscule. Ainsi le mystère de Scriabine a montré au bon moment la voie au pianiste russe, en ses années les plus mûres, les plus fécondes et riches.

CD, compte rendu critique. Horowitz plays Scriabine (3 cd Sony clasiscal 88875038372).

tracklisting :

Horowitz plays Scriabin

Piano Sonata No. 3 in F sharp minor, Op. 23

The RCA Victor Studio Recordings

Prelude, Op. 11 No. 1 in C major

Prelude, Op. 11 No. 10 in C sharp minor

Prelude, Op. 11 No. 9 in E major

Prelude, Op. 11 No. 3 in G major

Prelude, Op. 11 No. 16 in B flat minor

Prelude, Op. 11 No. 13 in G flat major

Prelude, Op. 11 No. 14 in E flat minor

Prelude, Op. 15 No. 2 in F sharp minor

Prelude, Op. 16 No. 1 in B major

Prelude, Op. 13 No. 6 in B minor

Prelude, Op. 16 No. 4 in E flat minor

Prelude, Op. 27 No. 1 in G minor

Prelude, Op. 51 No. 2 in A minor

Prelude, Op. 48 No. 3 in D flat major

Prelude, Op. 67 No. 1

Prelude, Op. 59 No. 2

Prelude, Op. 11 No. 5 in D major

Prelude, Op. 22 No. 1 in G sharp minor

Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor

Poème in F sharp major, Op. 32 No. 1

The Columbia Studio Recordings

Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor

Étude Op. 8 No. 12 in D sharp minor

Feuillet d'album, Op. 45 No. 1

Étude Op. 8 No. 2 in F sharp minor

Étude Op. 8 No. 11 in B flat minor

Prelude, Op. 8 No. 10 in D flat major

Étude Op. 8 No. 8 in A flat minor

Étude Op. 42 No. 3 in F sharp major 'La Moustique'

Étude Op. 42 No. 4 in F sharp major

Étude Op. 42 No. 5 in C sharp minor

Poèmes, Op. 69 Nos. 1 & 2

Vers la flamme, Op. 72

Albumblatt, Op. 58

Étude Op. 65 No. 3 in G major

Piano Sonata No. 9, Op. 68 'Black Mass'

Live Recordings

Poème in F sharp major, Op. 32 No. 1

Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor

Piano Sonata No. 10, Op. 70

Piano Sonata No. 5 in F sharp major, Op. 53

Étude Op. 8 No. 12 in D sharp minor

Étude Op. 8 No. 7 in B flat minor

Étude Op. 42 No. 5 in C sharp minor

Piano Sonata No. 9, Op. 68 'Black Mass'

(alternate version – 25th February, 1953)